



LIRE, ÉCRIRE, LE DIRE !

CONCOURS DE CRITIQUE
LITTÉRAIRE 2021

ORGANISÉ PAR LA RÉGION BRETAGNE DANS LE CADRE DU GONCOURT DES LYCÉENS



Le 1^{er} prix est attribué à :

Coline ROLLET,

Élève en 1^{re} au Lycée Dupuy-de-Lôme à Lorient

Pour sa critique sur : *Feu* de Maria Pourchet



Le brasier de la quarantaine

Puisque Maria Pourchet adopte dans son livre les deux points de vue séparés d'un homme et d'une femme, j'adopterai ici celui d'une critique féminine puis masculine.

Tout au long du livre, on assiste aux ravages que la passion exerce sur Laure, cette chaleur interne qui monte crescendo et qui, pour le coup, casse sa routine de mère désabusée, professeure à l'université, et « mal baisée ». En tant que femme, je comprends parfaitement le personnage, quoique parfois je la trouve un peu stupide avec ses minauderies. Je pense que son envie de renouveau, son désir de « casser la routine » est commun à beaucoup de femmes, et c'est intéressant d'avoir le point de vue de l'auteure sur cette fameuse « Crise de la quarantaine ».

La manière dont Pourchet décrit le mécanisme de culpabilité, sentiment qui la ronge de plus en plus, est admirablement bien menée. Sinon, j'ai l'impression qu'on a vite fait le tour du personnage. Il y a un moment que je retiens en particulier, lors de la course de chevaux en Italie, quand Clément lui fait faux bond. Elle réussit à se détacher de sa position de victime et reprend le dessus sur ses sentiments. Enfin ! Elle s'affirme telle une « bad bitch », fini la « drama Queen ». J'étais à deux doigts d'applaudir. Je suis donc mitigée sur ce personnage, car malgré ses tourments et sa dérive manifeste, elle n'en reste pas moins attachante.

En tant qu'homme, je peux dire que le personnage de Clément est assez dégradant pour mon sexe. Quel gros lourd au début ! À voir les femmes comme des morceaux de viande destinés seulement au sexe, et en plus addict au porno comme ça ! Mais c'est une réalité, certains sont comme Clément, et d'ailleurs c'est bien la réalité qui fait la force de *Feu* : la capacité de Maria Pourchet à prendre le réel tel qu'il est, le prendre tout entier et l'ancrer dans l'histoire. C'est plaisant de découvrir une œuvre réaliste, débordant de justesse dans ses détails. Je pense ici aux multiples références à l'épidémie de Covid, à toutes les références culturelles et même aux réactions des personnages. Pourchet sociologue se combine à Pourchet l'écrivaine pour un résultat épatant. Ce que les personnalités tatillonnes comme la mienne apprécient particulièrement.

Parallèlement, on ressent un énorme fossé entre les deux individus avec, d'un côté, l'esquimau Clément revenant de l'univers glacial de la finance – « la banquise » comme il l'appelle – et en face, une femme, Laure, nostalgique de ses années étudiantes où elle avait le feu comme combustible. Un peu éteinte certes, mais il y a toujours ce je ne sais quoi d'enflammé chez elle. Une véritable hétérogénéité de personnalités. Il est sa dynamite, elle est son étincelle.

Je concluais par une métaphore. Cette lecture est un peu comme un vaccin, ce n'est pas très agréable à faire mais au moins on est préparé. On en ressort ainsi disposé à affronter les formes graves de la passion. Ainsi, *Feu* est un livre à garder sous la main en cas de force majeure ; à prendre tel un manuel de décryptage des agissements de l'autre. Ça peut toujours servir.

Le 2^e prix est attribué à :

Anna BOUCHARD,

Élève en Terminale au Lycée Saint-Paul à Vannes

Pour sa critique sur : *L'éternel fiancé* d'Agnès Desarthe



Ritournelle sur pas de valse

Elle est amoureuse. Un amour impossible, intime. Elle est amoureuse d'un amour qu'elle seule peut comprendre, qui ne brûle qu'en elle. Elle le connaît ; presque par cœur. Il la connaît mais il ne s'en souvient pas. Elle se souvient de tout. Elle regrette de ne pas avoir dit oui quand elle en avait l'occasion. Il est trop tard. Ils se suivent, se croisent dans l'effervescence de la vie, adolescents, adultes. Secrètement elle le désire, lui vit pour une autre. Chacun fait sa route de son côté, elle se marie, il devient veuf. Toujours leurs destins semblent s'entremêler, jamais ils ne s'entremêlent jusqu'au bout. Et au milieu de ce monde en perpétuel désaccord, la musique. La musique qui semble les réunir tous, quelque part. La musique qui les tient sur le même fil. La musique au début, la musique à la fin. La musique comme générique de leur existence. Du violon à l'euphonium, leur vie suit la partition. Les premières notes, la naissance, les enfants. Puis une cascade de noires et de croches, le crescendo, l'excitation, l'euphorie, le souffle, l'exaltation, les pas de danse, l'amour. La cadence ralentie... decrescendo, la monotonie, la nostalgie, la mélancolie, le chagrin. Demi-soupir ; soupir ; la maladie, la mort, le silence, le deuil.

Agnès Desarthe nous offre dans *L'éternel fiancé* un cocktail d'émotions à travers la vie d'une jeune fille dont on sait tout sans rien savoir, dont jamais on a l'idée du nom. Cette absence de paternité rime avec le personnage, effacé. Cette fille devenue femme ne cesse d'être tourmentée par son enfance, par son passé. Elle est rongée par le regret, la conviction ferme qu'elle a fait une erreur et – alors qu'elle n'avait pas encore cinq ans – renoncé à sa vie en une petite phrase d'enfant « Je ne t'aime pas. Parce que tu as les cheveux de travers ». Son existence même repose sur un « si », et si elle avait dit oui ? Et si ce fameux soir de Noël, sous le lustre de la salle des mariages de la mairie, théâtralement accompagnée par l'orchestre, elle avait répondu « Moi aussi, je t'aime, parce que tu as les cheveux de travers ». Elle aimerait alors Étienne, et Étienne l'aimerait. Il n'aimerait pas Antonia, elle n'aimerait pas Yves. Elle ne serait pas cette femme qui se refuse de vivre pleinement parce qu'elle est certaine d'avoir loupé une marche. Elle n'aurait pas à l'espérer dans ses bras, elle ne serait pas la presque inconnue croisée un soir par coïncidence dans une rue sans importance. Elle serait heureuse. Elle serait heureuse ? peut-être.

J'ai aimé cette histoire. J'ai aimé ce personnage, qui vit à demi-mot, qui respire à demi-souffle. Ce personnage qui vit comme il marcherait sur un chemin, la tête droite, le regard fixe. Elle m'a donné l'impression paradoxale de la tristesse dans le bonheur, comme inéluctable, inséparable. Comme si cette jeune femme n'était pas entière, comme si en elle, un vide ne pouvait être comblé. Comme si sa peine ne pouvait être effacée. Fantôme d'elle-même. Même lorsqu'elle dit être pleinement heureuse, lorsqu'elle pleure de joie, il y a toujours cette sorte de brouillard qui m'empêche d'y croire entièrement. J'ai le sentiment que son quotidien n'est que morosité. Les personnages qui dansent autour d'elle semblent sans importance, mis à part Étienne. Lui seul semble la rendre « pleine ». J'ai aimé l'écriture de l'écrivaine, sa manière de raconter l'histoire, de traiter la vie de son héroïne. Sa manière de retranscrire les sentiments, d'ajouter des petits détails qui font la différence, dans un style d'écriture à la fois léger et profond.

Le 3^e prix ex-æquo est attribué à :

Léo POSTOLLEC,

Élève en 1^{re} au au Lycée Notre-Dame du Mur à Morlaix

Pour sa critique sur : *La fille qu'on appelle* de Tanguy Viel



La tragédie moderne d'une fille

La fille qu'on appelle, c'est Laura, une jeune femme de vingt ans de retour dans sa ville natale pour vivre plus près de son père. Son père, Max Le Corre, est un ancien boxeur professionnel, aujourd'hui chauffeur du maire de la ville. Le maire, c'est Quentin Le Bars, ambitionnant de devenir ministre par tous les moyens, aidé dans des combines douteuses par le patron véreux du casino local, Franck Bellec, ancien manager de Max. Un jour, Max demande au maire d'aider sa fille à trouver un logement et un travail, déclenchant une suite d'événements qui va impacter le cours de la vie de chacun des protagonistes.

Tanguy Viel nous propose une tragédie antique, dont il égrène les références tout au long du roman (Max est comparé au dieu Neptune, qui est aussi le nom du casino), pour nous raconter une histoire d'actualité. Il y traite de l'abus sexuel, mais de celui qui se fait sans paroles ou gestes violents pour y contraindre la victime. Cet abus sexuel existe parce qu'une personne détenant le pouvoir exerce son emprise sur quelqu'un de plus vulnérable. Parce qu'un individu plus fort fait croire à un individu plus faible, que pour le remercier de son aide, il lui appartient. C'est ainsi que se joue la relation entre Laura et le maire ; Laura va devenir la « call-girl » (littéralement « la fille qu'on appelle » en anglais) du maire qui lui a trouvé logement et travail, au casino.

L'histoire est d'apparence simple. Les événements qui s'enchaînent sont peu nombreux, et on peut trouver l'intrigue prévisible (on imagine facilement qu'un père, boxeur, apprenant que sa fille est victime d'abus sexuels, va chercher à confronter le coupable à sa manière). Mais l'histoire n'a rien de simpliste ; les procédés littéraires donnent au roman et à ses personnages une grande profondeur. L'auteur zoome sur leurs pensées, leurs sentiments, ralentissant l'action pour creuser leurs moindres intentions, remords ou satisfactions. Il devient difficile de ne pas vouloir connaître l'issue du roman car une proximité avec les personnages se crée au fil des pages. Le tout étant très visuel, cinématographique, grâce à des descriptions simples des lieux, à un narrateur extérieur qui nous place comme spectateur, et à des métaphores qui parviennent à mettre des images sur l'intériorité des personnages.

Parfois à peine soutenable, angoissant par son sujet, le récit est prenant. Une scène montre la sœur de Franck à l'intérieur du casino, voyant Max attendre dans la voiture, sans se douter que l'homme qu'il a conduit là est en train d'abuser sexuellement de sa propre fille ; cette scène provoque un grand malaise, un inconfort. Le style d'écriture de Tanguy Viel est compliqué au premier abord et demande une concentration importante jusqu'à la fin. Il écrit de très longues phrases, ponctuées de quelques virgules qui permettent à peine de respirer (et sans aucun guillemet pour les dialogues), mais qui amènent à devoir relire des phrases plusieurs fois pour bien les comprendre (avec un dictionnaire à portée de mains lorsque le vocabulaire s'éloigne du langage courant).

Malgré tout, de la dureté du sujet au style d'écriture exigeant, il faut aller au bout de cette histoire nécessaire. Car si la conclusion peut décevoir, c'est parce que nous nous sommes attachés à cette fille qu'on appelle. Si cette conclusion est décevante, c'est parce qu'on sait quelque part qu'elle pourrait être celle d'une histoire vraie.

Le 3^e prix ex-æquo est attribué à :

Gonzague CLERMONT,

Élève en Terminale HLP au Lycée Sainte-Anne à Sainte-Anne d'Auray

Pour sa critique sur : *Le voyant d'Étampes* d'Abel Quentin



Le cri du cœur

Pourquoi les noms de Jean Roscoff et de Robert Willow se retrouveraient-ils en plein scandale ? La réponse est simple : aujourd'hui ou il y a soixante ans, l'orchestration du monde n'aime pas les dissonances.

Le voyant d'Étampes, épopée littéraire désabusée d'un vieil universitaire à la poursuite de sa gloire d'antan, se divise en deux parties distinctes. La première, où Roscoff écrit un livre retraçant la vie de Willow, poète oublié par la postérité, dans le but de lui rendre justice. Et la seconde, où son livre paru, la critique s'embrase et où l'on assiste à la progressive descente aux enfers d'un homme, assommé par l'absurdité de ce qu'il endure.

Un auteur parlant d'un auteur qui parle d'un auteur, ce pari ambitieux nous rappelle *Les milles et une nuits*. Pourtant Abel Quentin le tient parfaitement, se servant volontiers de cette mise en abyme pour explorer, à travers les deux histoires de Willow et Roscoff, celles, non moins mouvementées, des idéologies du XX^e et du XXI^e siècle. Du maccartisme puritain de la Washington Avenue au communisme mondain du Café de Flore, l'auteur nous dresse le portrait d'un monde où les dérives de l'idéologie écrasent tout et dans lequel la poésie est absente.

Le travail de recherche de Roscoff nous tient en haleine tout au long du livre par cette intrigante question : « Mais qui était Robert Willow ? » En tentant de répondre avec son cœur, Roscoff est mis sur le billot par la critique pour avoir vu un poète là où il n'aurait dû voir qu'un Noir opprimé.

L'expérience immersive que met en scène Abel Quentin est totale, parvenant à nous mettre dans la peau du retraité, du divorcé, et de l'alcoolique notoire qu'est Roscoff. Nous sommes alors conduits à compatir au malheur de cet Étranger de Camus, jugé pour son incompatibilité avec le monde. Le temps du livre, nous épousons le cynisme de cette figure anachronique, condamnée pour un crime qu'elle n'a pas commis.

La prose de l'auteur fait tantôt sourire par les mots justes trouvés pour décrire ironiquement différents aspects de notre société, tantôt réfléchir sérieusement sur celle-ci et sur ce portrait presque orwellien que nous en dresse le destin du héros. En effet, au-delà même de la thématique idéologique, le roman soulève de nombreuses questions, comme celles de l'identité ou de la vieillesse, des médias et d'Internet. On peine alors, dans ce fouillis de questionnement, à comprendre où l'auteur veut nous mener. À comprendre ce qu'il veut vraiment nous dire.

Car en réalité, le fil rouge ténu de l'ouvrage, apparaissant comme en filigrane dans l'œuvre mais lui donnant pleinement sens et structure, c'est la poésie. La poésie de Péguy qui touche Willow, celle de Willow qui touche Roscoff. La poésie dont la beauté franche sort du jeu de dupe idéologique et qui, déclamée simplement par un poète il y a soixante ans, ou lue dans le train par un enfant de nos jours, à la fin du roman, survit aux guerres et aux scandales. Elle est le cri du cœur qu'étouffe le monde, car Willow est assassiné et Roscoff disgracié. Mais qu'importent les personnages, la poésie ne se limite pas qu'aux poètes. Car si Willow est mort, ses vers sont immortels. Et Roscoff trouve la paix dans l'oubli de lui-même au profit de la transmission de cette chose qu'il appelle « la petite flamme ».

Le livre refermé, nous nous trouvons comme jetés devant le monde. Ne sachant quel regard y porter ni comment y agir. L'esprit remué par la vision à laquelle ce roman nous confronte, mais sachant désormais qu'il y a un espoir, nommé poésie.

Le 5^e prix est attribué à :

Jeanne RICHOMME,

Élève en Terminale au Lycée Descartes à Rennes

Pour sa critique sur : *Le voyant d'Étampes* d'Abel Quentin



Que dire de l'Homme ?

Abel Quentin nous présente dans *Le voyant d'Étampes* d'étonnants parallèles entre deux hommes, deux styles, deux époques, deux crises, sur fond de littérature et de luttes politiques.

Quel rapport entre Jean Roscoff, la soixantaine, universitaire alcoolique, jeune retraité, perdu dans une époque qui n'est plus la sienne, entre la vie et les réseaux sociaux, aussi touchés l'une que les autres par la folie du monde, et Robert Willow, admirateur de Jazz, militant communiste américain, exilé en France dans les années 50 pour échapper à son propre pays, qui se met à la poésie dans un coin perdu de l'Essonne, inspiré par des auteurs d'un autre temps ?

Un livre, juste un livre, la perception personnelle, littéraire, politique de la vie d'un homme par un autre. L'identification de Jean à cet homme dont la poésie n'a pas été reconnue, à ce semblable qui cherchait le réconfort dans les mots.

Mais cela aurait été trop facile, juste un livre. Ce n'est pas l'histoire de juste un livre, c'est le récit d'un homme de luttes, d'idées, dans une époque à laquelle il n'appartient que physiquement. Il écrit un livre sur un poète, un militant, un homme, on lui renvoie des insultes, des violences, des mots meurtriers. « Raciste » lit-on sur sa porte d'entrée. Un comble pour un militant anti-raciste de la première heure. Parce qu'au lieu d'écrire sur un communiste américain devenu poète, il aurait dû écrire sur un poète noir américain. Au temps des quêtes identitaires, au temps où les oppressions sont si nombreuses qu'on les hiérarchise, Jean Roscoff a oublié de préciser que le poète était noir, alors même que cette partie de son identité n'a eu qu'un impact minime sur son parcours, sur son œuvre, marqués plus par la lutte politique, idéologique, par l'art et la musique que par son enfance dans le quartier noir de Washington D.C. ou sa réputation d'homme « étonnant » à son arrivée en France. Quand Willow fuyait le Maccarthysme américain pour la liberté politique de Saint-germain en tant que communiste, on aurait voulu qu'il s'exile par peur de la ségrégation systémique américaine pour le pays des droits de l'Homme en tant que Noir. Parce qu'on ne conçoit pas qu'un écrivain noir américain des années 50 puisse écrire sur d'autres sujets que le racisme, la ségrégation ou l'oppression blanche, on reproche à Jean Roscoff d'avoir invisibiliser une partie de l'identité de Robert Willow.

Cette vague de haine est incompréhensible pour Jean, et d'autant plus injuste que ses détracteurs se cachent derrière leurs écrans, leurs pseudos, s'attachent à la seule critique négative, sans chercher à comprendre, à voir derrière le masque. Il devient bouc émissaire, objet de la haine de gens qui n'ont pris ni le temps de lire son livre ni la délicatesse de corriger les fautes d'orthographe de leurs commentaires incendiaires. À l'ère des réseaux sociaux, l'information, vraie ou fausse, circule en l'espace d'une seconde, c'est ce qui dépasse Jean, ces anonymes qui le traitent de tous les noms sans connaître ni sa vie, ni ses idées, ni son parcours, ni même son visage. Il remet donc en question ses engagements, ses convictions, pour comprendre ce qui lui arrive.

Abel Quentin nous offre une vision de notre monde plus réaliste que le réel, dans sa crudité la plus totale, monde de haine et d'anonymat, monde dans lequel on classe les luttes au lieu de lutter contre les classes. Apocalypse virtuelle, déchainement de violence, malheureusement trop présents pour ne pas en faire un livre, et Abel Quentin a relevé le défi, un livre qui touche et qui invite à la réflexion sur soi et sur les autres, maintenant que l'autre est plus présent que nous-même dans nos univers d'apparences et de faux-semblants.

CLASSES GONCOURT

Le 1^{er} prix est attribué à :

Samuel GIRIN,

Élève en CPES à l'École des Pupilles de l'Air à Meylan (38)

Pour sa critique sur : *Feu* de Maria Pourchet



Un roman hard-ent

FEU, Maria Pourchet, un choc, une claque. *FEU*, Maria Pourchet, cru, sauvage. *FEU*, Maria Pourchet, dur, intense. *FEU*, Maria Pourchet, triste, beau.

Dans *FEU*, Maria Pourchet manipule avec brio les flammes de l'amour, de la passion, et du désir aussi. Elle emploie des étincelles de sarcasme et met le feu à une relation interdite, charnelle. Une relation qui voyage, de Paris à l'Italie, des lits aux champs, des corps aux esprits.

Laure, 40 ans, mariée, deux filles, et deux générations de mères dans ses oreilles ; Clément, la cinquantaine, suicidaire et « papa » à qui parler. Deux existences qui se rencontrent comme deux pierres à Feu. *FEU* conte l'histoire de cette femme, de cet homme, leur rencontre, et les brûlures qui s'ensuivent. Ce sont deux anges déchus. Ils sont à l'autre ce que le soleil est à Icare. Laure et Clément se rencontrent lors d'un déjeuner, pour une histoire de colloque à la Faculté. De cette entrevue naît une histoire torride et glaciale. Ils se voient en cachette, mangent, couchent et marchent ensemble. Laure revit et Clément veut mourir. Deux opposés qui vont se lier, se perdre, se retrouver. Ou l'inverse...

Ce livre est une claque aux relations humaines, une claque à l'image de la femme, une claque aux standards de la famille, une claque à la vie.

FEU, le coup de maître de Maria Pourchet, un livre à lire, un livre à vivre, aux Éditions Fayard.

Le 2^e prix est attribué à :

Mathilde AUBAILE-ORSAZ,
Élève en 1^{re} au lycée Harteloire à Brest
Pour sa critique sur : *Feu* de Maria Pourchet



***Feu*, on n'y mettrait pas sa main**

Feu. Titre court mais néanmoins annonciateur. *Feu* est sorti chez Fayard pour cette rentrée littéraire. Maria Pourchet n'en est pas à son premier roman, loin de là, ayant déjà publié à cinq reprises chez Gallimard ainsi que de la poésie et des œuvres en collaboration avec d'autres auteurs.

Elle maîtrise à la perfection le sujet de *Feu*, mais on peut se demander si c'est une bonne nouvelle au vu dudit thème : échouer au bonheur. Pas échouer chez le bonheur, tranquillement, un peu épuisé mais sain et sauf, ravi et rayonnant d'y être enfin parvenu, non, échouer au bonheur, se prendre la vie en pleine face, douloureusement, s'y fracasser, mieux, se consumer jusqu'à la trame. Trame somme toute déjà vue et revue : l'adultère. Brillamment relatée, certes, mais très bovaresque. C'est Laure, 40 ans, prof d'université, et c'est Clément, 50 ans, dans la finance. Il y a des gens à qui ça plaît, la finance et les amphis, mais Laure et Clément, visiblement, non. Laure est lasse de la vie, elle envie celle de sa fille, tandis que Clément attend, indolent et placide – encore plus même que son chien Papa – qu'elle finisse. Dans l'ombre, la figure de son aînée : Véra, féministe et insurgée, insurgée et féministe, peu importe l'ordre, ce qu'il faut, c'est l'insurrection – dont manque cruellement la vie de Laure.

L'adultère, donc, mais le conflit générationnel aussi, entre Véra et les profs de son lycée, et l'ennui professionnel, dans tous les sens des termes, ennui dans la vie professionnelle et l'ennui pratiqué, à ce stade-là, comme une profession. Clément est las de la finance, de ses collègues, de YouPorn, seul son chien Papa l'attendrit. Laure est lasse de son mari, des frasques de sa fille aussi même si elle y mêle de l'admiration. Puis ils se rencontrent, et c'est l'étincelle, puis le feu. Mais un feu moche. C'est presque du roman sale. L'auteure l'admet elle-même volontiers : leurs vies à tous les deux sont tellement nulles que l'adultère, censé être palpitant, devient nul par contamination. Mais ça n'est pas parce qu'on l'admet que ça atténue la chose. Il n'est pas question d'amour dans ce livre. C'est une étincelle, une rencontre tout au plus, mais pas d'amour, pas de « parce que c'était toi, parce que c'était moi » : Clément prend Laure pour une occasion. Tout est terne, contrairement au *Feu* du titre : les relations intrafamiliales, l'adultère de deux personnes qui s'ennuient, tout est raté, leurs relations sexuelles sont ratées, c'est terne et clinique comme les titres de chapitre de Clément – sous forme de rapports médicaux –, température corporelle, tension artérielle : il ne vit pas, il existe. Les aventures de Laure et de Clément sont le reflet d'une réalité importante, mais le roman est moche. L'écriture est belle, pourtant ! Le principal point fort de cette œuvre est justement la plume de Maria Pourchet, précise et virtuose, une arme d'estoc maniée à la perfection. L'humour, cynique, est si drôle qu'il est une motivation suffisante à finir le livre – Véra, la fille, aussi. Une fin d'ailleurs aussi banale que le sujet traité. Pour autant, il manque quelque chose. *Feu* n'est pas la sublimation absolue de l'ennui et de la nullité. Si c'était le but, il est manqué. Si ça n'était pas l'objectif, *Feu* en devient affreux. *Feu* a sans nul doute quelque chose à dire, et trouvera des gens pour l'entendre, mais on ne passe pas un bon moment devant *Feu*.

En définitive, l'adultère, c'est insipide, la finance, c'est insipide, la vie, c'est insipide, la rater, c'est insipide, et 250 pages dessus aussi.

Le 3^e prix est attribué à :

Lise LESGOURGUES,

Élève en 2nde au lycée Charles Despiau à Mont-de-Marsan (40)

Pour sa critique sur : *Au printemps des monstres* de Philippe Jaenada



Tous odieux, sauf Solange

Ce livre raconte l'enquête qui a suivi le meurtre de Luc Taron, un enfant d'onze ans assassiné dans la nuit du 26 au 27 mai 1964, dans le bois de Verrières. Cependant, on n'aura pas mis longtemps à trouver le « coupable » : Lucien Léger, un jeune infirmier, qui fera tout pour qu'on le considère comme le meurtrier, y compris signer des aveux. Incarcéré, il accusera peu après d'autres personnes, mentira en changeant de versions... Mais personne ne le croira... Sauf Philippe Jaenada, qui nous invite alors à nous poser des questions sur l'identité du véritable meurtrier et échafaude des hypothèses extrêmement séduisantes.

Son travail de documentation, visible dans une avalanche de détails, est tout à fait remarquable, et la reconstitution de cette sombre affaire, brillante. La première partie, apparemment neutre, aborde les faits sordides, les dates précises, le nom des journaux qui ont fait leur Une de cette affaire. La seconde révèle la part sombre de nombreux personnages suspects, dont Taron ou Jacques Salce, le faux résistant fasciste, et souligne les contradictions de l'enquête, en même temps que les maladresses des avocats successifs de Léger. On sent poindre son empathie pour Léger, qu'il ne dédouane pas cependant complètement, rappelant combien il est empêtré dans ses contradictions. La troisième partie s'intéresse à l'épouse de « l'étrangleur », considérée comme folle, et jamais entendue par la justice, alors que l'auteur pressent qu'elle avait tant à raconter...

Malgré le sujet sérieux et morbide, l'auteur teinte son roman de notes humoristiques, comme pour désamorcer la tension. Il entremêle ses problèmes de santé personnels (il doit se faire opérer et redoute des complications) et l'enquête. Ailleurs, il use de la dérision, par exemple, lorsqu'une voyante établit le portrait-robot du tueur : « Sur la carte de visite [...] on y voit [...] les tarifs de consultation : « Question : 50 francs, réponse : 100 francs [...] (on suppose donc qu'il arrive que certaines personnes, peu fortunées, se contentent de poser une question sans demander de réponse », ou encore, toujours dans le même esprit : « Son prénom commence par la lettre G – G comme Jules [...]. La grande rivale de toujours de Madame Louise [...] dira [...] que son prénom commence par la lettre C, comme Séverine ». Dans ces passages, l'auteur se moque des voyantes, de la superstition qui les entoure, et surtout de leur soi-disant infailibilité ! De même, Philippe Jaenada n'épargne pas le père de la jeune victime, en utilisant une métaphore : « Yves Taron, dans les poches de qui on pouvait récolter plus d'oursins qu'en Méditerranée à la bonne saison ». Il est en effet ici question de l'extrême radinerie de Taron, qui refuse de payer trois francs d'amende à la sortie d'un bus.

Jaenada est assurément le roi de la comparaison, qu'il développe parfois au sein de longues parenthèses enchâssées, comme s'il ne parvenait pas à s'empêcher d'aller jusqu'au bout d'une idée, comme s'il partait dans des raisonnements, sans savoir où ceux-ci le mèneraient vraiment, comme s'il ne voulait, finalement, jamais cesser d'écrire et poser sa plume.

Comme dans *La Serpe*, son précédent ouvrage, l'auteur parvient à cerner la face la plus noire de l'humain et à retourner le lecteur en faveur de l'accusé. À mes yeux, c'est un tour de force, tant les apparences étaient trompeuses.

Le 4^e prix est attribué à :

Iona BRANDILY,

Élève en 1^{re} HLP au lycée Simone Veil à Liffré

Pour sa critique sur : *Soleil amer* de Lilia Hassaine



Les racines du soleil

Soleil amer, roman écrit par Lilia Hassaine, n'est pas une simple histoire, pas un simple livre. C'est l'histoire des pays, l'histoire de plusieurs générations, l'histoire des sentiments humains, une histoire de vie. Déception de toute une famille face au racisme ordinaire, précarité quotidienne, sexisme ambiant, poids des traditions, ce roman solaire voyage dans le temps à travers ces thèmes.

Tout commence en Algérie, dans les années 50, Naja s'occupe d'élever seule ses trois filles. Son mari Saïd, immigré en France, est parti en éclaireur trouver du travail pour un avenir meilleur et l'offrir à sa famille. Elles finissent par le rejoindre, remplies d'espoir et de rêves, désireuses de renouveau, prêtes à cette nouvelle vie française qui se révèle être une grande déception... Le HLM, havre de paix et de modernité, outil d'intégration devient ghetto et symbole d'exclusion. Il permettra pourtant de nombreuses rencontres dont la présence chaleureuse met un peu de baume au cœur de cette famille déracinée. Et tous et toutes sont les témoins de ce temps qui passe, des années 60 jusqu'aux années 90, de ces 30 glorieuses qui finalement les excluent, les exposent au racisme, les ignorent et les relèguent au dernier rang. Ils sont les Algériens de France cantonnés dans la pauvreté et le schéma patriarcal qui enferme les femmes. Ce sont des familles épuisées, fatiguées, qui se terrent dans des secrets terribles, entre échec et réussite et qui tentent tant bien que mal de rentrer dans le moule d'une société qui ne veut pas vraiment d'eux. Les enfants gardent en leur cœur cette cicatrice mais la subliment en une très grande force : la conscience d'être issus de l'immigration et de devoir se surpasser. La nouvelle grossesse de Naja pose problème par le manque d'argent, avec un père devenu violent. Même s'il y a peu de soleil dans ces vies, les deux premiers nouveau-nés, les deux petits cousins qui égayent et réchauffent les cœurs, malgré leur ressemblance et leur proximité troublante.

Quel futur peut-on rêver pour ces familles dont l'environnement est plus qu'hostile, dont les secrets assombrissent l'horizon ? Une embellie est-elle possible dans la grisaille des cités HLM ?

Autant de questions abordées subtilement par la plume sublime de Lilia Hassaine. Chacun de ses personnages est fort et complet, au caractère puissant qui s'oppose à cette société. C'est avec une grande finesse et sensibilité que l'auteure brosse le portrait des héroïnes de cette histoire : ces mères, sœurs rejettent la société imposée qu'on leur donne, elles portent leurs familles à bout de bras même quand tout s'écroule. Les vérités lancées tout au long du livre résonnent au fond de nous, comme la dénonciation des années soixante vues comme la libération de la femme, du sexe, quand elle n'est qu'illusion d'un rêve utopique. Les avancées sociales ne s'adressent qu'à la caste aisée, pas à la population Algérienne en attente de reconnaissance et respect. C'est un livre qui choque, qui fait vibrer, qui fait pleurer par sa dureté dans les mots, sa frayeur dans les drames, sa peur dans les vérités. Ce ne sont plus des mots faits d'encre mais des cris, des sanglots, des soupirs que l'on ressent à chaque phrase de ce roman.

Tout se lit d'un trait tant l'écriture est attirante, le changement de point de vue dans l'histoire est naturel. Ce livre vous laisse une trace indélébile en mémoire, cette histoire est touchante et précieuse. *Soleil Amer* est recherché et travaillé, superbe et passionnant. C'est un réel chef d'œuvre.

Le 5^e prix est attribué à :

Caroline DISCHER,

Élève en Terminale au lycée Jean Moulin à Pézenas (34)

Pour sa critique sur : *La carte postale* d'Anne Berest



La carte postale : envoi dans une histoire tragique et familiale

Sur le dernier livre d'Anne Berest, un bandeau énigmatique reproduit une carte postale anonyme : avant même de lire la quatrième de couverture nous voilà déjà emplis de curiosité et de questions. En cherchant à résoudre ce mystère, Anne Berest reconquiert son histoire familiale marquée par la Shoah.

La carte postale est racontée du point de vue d'Anne, narratrice et autrice du roman. Elle fait voyager le lecteur dans le passé de ses ancêtres et à travers de nombreux pays puis nous ramène à aujourd'hui afin de résoudre cette mystérieuse affaire de carte postale. Avec l'aide de sa mère Lélia, Anne fouille le passé et explore différents lieux et pays dans le but de retrouver l'auteur et l'expéditeur de cette fameuse carte où figurent seulement quatre prénoms : Ephraïm, Emma, Noémie, Jacques. Mais ce roman n'est pas seulement une enquête mais aussi une quête personnelle et « initiatique sur la signification du mot « juif » dans une vie laïque », ainsi que l'écrit l'autrice. Et malgré la dureté et la complexité des thèmes intimes du livre, c'est avec finesse et même une certaine légèreté qu'Anne Berest aborde ces thématiques : la Shoah, la judaïté, la construction de soi, la découverte de ses racines.

Ce n'est pas la première fois qu'Anne écrit un roman sur sa famille, elle avait déjà co-écrit avec sa sœur Claire le roman « Gabriële », un roman sur son arrière-grand-mère paternelle. La famille est un thème récurrent et important à ses yeux ; retrouver ses origines est un moyen de se construire pour mieux appréhender l'avenir : « J'avais atteint cet âge où une force vous pousse à regarder en arrière, parce que l'horizon de votre passé est désormais plus vaste et mystérieux que celui qui vous attend devant ». C'est avec des phrases courtes et une sincérité certaine que l'autrice nous plonge dans les souffrances subies par ses ancêtres lors de la Shoah et nous dévoile les répercussions de cette tragédie sur les générations suivantes. Elle souligne aussi hélas l'antisémitisme qui persiste encore aujourd'hui. Et comme Anne Berest choisit de se concentrer sur les figures féminines – Myriam, Lélia, elle-même et sa fille Clara –, elle montre que l'histoire familiale se transmet par les femmes, tout comme la judaïté.

Construit en deux grandes parties – le récit incomplet de sa mère et l'enquête déclenchée par la carte postale – le roman est conçu comme un roman policier dont on apprécie le dénouement final. Malgré ses 500 pages, le livre se lit d'une traite et ne vous laisse pas un goût amer dans la bouche. Grâce à l'utilisation du présent, l'histoire de la Shoah se retrouve proche de nous : la mémoire des événements et de cette famille se perpétue dans notre mémoire, si bien que Jacques pourrait être notre frère et Noémie notre sœur.

Ce livre est agréable à lire et l'autrice sait même y ajouter des touches amusantes : le passage où elle dialogue avec le détective au fort accent du sud-ouest qui n'a pas l'habitude de résoudre ce genre d'affaires est inoubliable. Cela nous permet de souffler un peu avant de retourner dans le fil de la tragédie de l'histoire. La carte postale est vraiment un livre à l'intrigue surprenante et un récit indispensable pour comprendre une époque tragique déchirée par l'antisémitisme ainsi que ses répercussions sur de nombreuses familles.

KENSTRIVADEG SKRIDVARNOURIEZH 2021

JOUTE DE JUJÉES D'ECRIVAIJES 2021



RÉGION BRETAGNE
RANNVRO BREIZH
REJION BERTÈGN

283 avenue du Général Patton – CS 21101 – 35711 Rennes cedex 7
Tél. : 02 99 27 10 10 | twitter.com/regionbretagne | facebook.com/regionbretagne.bzh | region.bretagne
www.bretagne.bzh